

« Medea » de Luigi Cherubini (1760 – 1842)

Au mois d'avril le Grand Théâtre de Genève a programmé « **Medea** », opéra de Luigi Cherubini, d'après le livret de François-Benoît Hoffmann, ici présenté dans sa version italienne où les récitatifs ont remplacé les alexandrins d'origine. L'œuvre créée en 1797 à Paris, où le compositeur a passé une grande partie de sa vie, a été redécouverte en 1953 à Florence, puis à la Scala avec Maria Callas.

Luigi Cherubini est un compositeur précoce (première messe à 13 ans et à 19 ans son premier opéra). Prolifique, il a à son actif de nombreuses œuvres, religieuses, lyriques, symphoniques et de musique de chambre. Beaucoup ont été créées à Paris où il a occupé diverses fonctions dans les institutions musicales avant de diriger pendant 20 ans le Conservatoire, Mort à Paris, il est enterré au Père Lachaise.

Le mythe de Médée a inspiré auteurs et compositeurs au fil des siècles dont Euripide, Sénèque, Pierre Corneille. Gérard Loubinoux qualifie cette œuvre « d'ouvrage jalon » car son auteur est héritier de deux traditions, par sa formation italienne à Bologne et Milan et par sa rencontre avec une autre tradition, celle de l'opéra français quand il arrive à Paris.

Qui est Médée, cette célèbre figure de la mythologie grecque ? Fille du roi de Colchide, magicienne dont l'aide précieuse a permis à Jason, chef des Argonautes, de voler la Toison d'Or (en Colchide justement). Réfugiés à Corinthe, ils ont deux enfants et y ont vécu heureux avant que Jason la répudie pour épouser Glaucé, la fille du roi de Corinthe, et que Créon lui ordonne de partir en exil.

Au début de l'œuvre, l'héroïne est une épouse répudiée, blessée, dont le désir de vengeance poussé au paroxysme va la pousser au meurtre le plus horrible, celui de ses enfants après celui de sa rivale.

Lors de sa conférence, Gérard Loubinoux a mis en lumière une notion très importante qui est une véritable clé pour l'écoute de la musique : l'action se déroule à Corinthe, univers civilisé des Grecs, tandis que la Colchide sur les rives de la Mer Noire est un univers de barbares. Dans le mythe, Médée incarne la sauvagerie opposée à la civilisation. Au début du 1^{er} acte, tandis que se préparent les noces de Jason et Glaucé, « les formes sages traditionnelles, élégantes » s'apparentent à la musique de Mozart car on est à la cour des Argonautes. Arrive Médée avec des accents bouleversants, elle s'adresse à Jason, l'époux qui la rejette, toujours amoureuse, elle garde espoir car elle n'oublie pas qu'il l'a aimée, et invoque sa pitié alors qu'il lui demande de partir mais il se montre inflexible. C'est alors que se noue la tragédie, la haine grandit en son cœur, haine à l'égard de sa rivale et de celui qui la répudie, elle nourrit un projet monstrueux, celui de faire mourir ses enfants pour punir Jason. Médée ira jusqu'au bout : le final du drame atteint au paroxysme de la passion vengeresse, après avoir sacrifié ses enfants elle met le feu au temple, ultime provocation contre les dieux.

Comment Christof Loy, le metteur en scène, a-t-il traité la personnalité complexe de Médée qu'il juge « ni sorcière fanatique, ni sauvage carnassière », selon ses termes ? Il parle de son humanité – ce qui peut surprendre... Pourtant on le comprend en la voyant supplier Jason, troublée, blessée, face à cet homme qui l'a aimée, et si ambivalente, hésitante à la vue de ses enfants qu'elle a pourtant projeté de tuer.

Jennifer Larmore devait incarner le rôle-titre, souffrante elle dut y renoncer et Alexandra Deshorties, soprano canadienne, la remplaça, selon l'expression, « au pied levé ». Par ses attitudes plus que par une gestuelle excessive, elle a incarné superbement l'héroïne en véritable tragédienne mêlant l'intelligence et l'émotion, exprimant sa passion amoureuse, sa douceur maternelle autant que la rage et la barbarie de son désir de vengeance.

Elle a incarné l'héroïne en tragédienne dont le jeu dramatique a exprimé toute la complexité que requiert un rôle aussi exigeant, par la puissance rageuse de son chant exprimant la fureur autant que la passion amoureuse ou la douceur maternelle face à ses enfants au 3^{ème} acte, avant le crime.

A ses côtés la belle figure féminine de Nériss, la suivante incarnée par Sara Mingardo, mezzo (dont on se souviendra), si émouvante dans l'air bouleversant « *Solo un pianto con te versare* » qui assure Médée de sa fidélité, prête à la suivre dans son exil. La tendresse exprimée par la musique et le timbre chaud de la cantatrice créent une des plus fortes émotions de la soirée.

On pouvait tout craindre de Christof Loy... après les mauvais souvenirs que nous ont laissés « les Vêpres Siciliennes » à Genève, il y a quelques années : les outrances, les incohérences de sa mise en scène nous avaient surpris et même choqués.

Au sujet de « **Medea** » une critique a écrit qu'« *il s'est assagi dans son propos scénique* ». En effet, jeu dramatique et décors sont conçus sous le signe de la sobriété car il a surtout orienté son travail vers la psychologie de l'héroïne et sa personnalité complexe.

Mais, car il y a un mais... le drame se déroulant à Corinthe, dans les temps antiques, j'aurais trouvé judicieux de le situer dans le temps par des costumes rappelant le monde grec. Or nous voyons Jason en complet veston, Créon (le Roi) en maillot de corps... Nériss en costume gris style contrôleur de la SNCF. Triste tableau visuel ! (on n'ose croire que c'est dû à une question d'économie). Comme l'a dit une de nos amies : « *on aurait aimé quelques tuniques grecques* »...

Les critiques ont été unanimes dans l'éloge de la cantatrice. On peut lire que « *Alexandra Deshorties rejoint le clan fermé des grandes Médée avec Callas et Antonacci* », un beau compliment ! Alors que certains ont admiré « *sa puissance évocatrice et le mélange de noblesse blessée et de féminité tourmentée* ».

Beethoven et Wagner ont admiré l'opéra de Cherubini et Brahms a écrit :

« *Nous autres musiciens reconnaissons Médée comme le sommet de l'art lyrique.* »

un art qui peut exprimer tous les sentiments, toutes les passions du cœur humain, de la douceur à la barbarie la plus extrême.